

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLÈGE JOLIETTE

LA CHARITÉ FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. III) Collège Joliette, Lundi 16 septembre 1878. (No 1

DISCOURS D'ADIEU

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION SOLENNELLE
DES PRIX LE 25 JUIN 1878.

Révérénd Père Supérieur, Révérends Messieurs, Mesdames et Messieurs,

Tel est le partage de la vie, que l'homme, dans l'extrême rapidité de ses jours, ne peut qu'un instant s'arrêter à ses souvenirs pour donner au passé ses regrets, au présent ses affections, à l'avenir ses espérances. Pendant ces courts moments de réminiscence, il examine dans le silence de son âme, les impressions diverses qu'il a reçues dans sa course à travers le monde. C'est ainsi, qu'unissant par la pensée les diverses phases de notre existence, recueillant à ce moment suprême la plus grande somme possible de nos heureux souvenirs, nous rappellerons les impressions qui nous restent de notre jeunesse et en particulier des années que nous avons passées au Collège. Il nous importe d'autant plus de nous livrer à une sérieuse méditation, que nous sommes arrivés à cette époque critique où se résout pour le jeune homme la question de son avenir, à cette époque où tout rappelle à sa mémoire les combats qu'il eut à livrer dès le printemps de sa vie, et où il commence à entrevoir ceux qui l'attendent encore avant le terme de sa carrière.

Ces premiers combats, il est vrai, livrés à l'ombre de la religion, n'ont rien d'amer ni de triste dans leur souvenir. La religion nous a recueillis au jour de notre naissance, elle nous a abrités sous son égide protectrice ; nous n'avons suivi jusqu'ici qu'un sentier bordé de fleurs et nous n'avons fait encore qu'un voyage heureux dans les plaines immenses et fécondes où elle sait, d'ordinaire, guider les pas de ses enfants. Mais, à ce moment, les bornes de notre horizon s'élargissent et déjà nous

commençons à découvrir au loin le désert aride qu'il nous faut traverser. Un champ bien vaste s'ouvre en effet devant ceux qui, parvenus au terme de leurs études collégiales, n'ont plus, comme dernier refrain de leur cœur attristé, qu'à prononcer ce mot solennel : Adieu.

Telle est notre position en ce jour, et prêts à rompre les derniers liens qui nous retiennent dans cette enceinte chérie, prêts à briser, par une séparation définitive de nos amis, cette affection fraternelle qui faisait notre bonheur, il ne nous reste plus qu'à nous abreuver encore un instant à cette source féconde pour nous prémunir contre l'aridité du voyage. Quitter le Collège, nous séparer de notre foyer d'enfance, entrer dans le monde, voilà l'obligation pénible qui nous incombe aujourd'hui. Est-il donc étonnant que des larmes s'échappent de nos yeux et que nous ayons l'âme brisée comme des condamnés forcés de quitter leur patrie ? Qui en effet d'entre nous ne reconnaît pas cet heureux séjour pour sa nouvelle patrie ? C'est le théâtre de nos premiers exploits, c'est le terrain sur lequel nous avons livré nos plus nobles combats, les combats de l'intelligence, c'est enfin le lieu béni où nous avons reçu le bienfait de l'éducation. A plus d'un titre donc, nous avons à regretter d'être victimes de la rapidité avec laquelle le temps se hâte de nous donner en partage une voie inconnue et peut-être semée d'épines.

Nous comprenons aujourd'hui le prix de ces heures joyeuses où nos cœurs s'unissaient dans l'harmonie d'une douce fraternité, de ces années, brillant à l'aurore de notre vie de toute la splendeur de l'innocence, de ces années qui doivent nous éclairer au milieu des écueils du monde ; nous comprenons les félicités pures et les joies sans mélange de ce temps fortuné, et c'est pour ce motif qu'il nous est si douloureux de quitter cette Maison. Ah ! c'est qu'ici nous avons vu la religion à l'œuvre dans son but sublime, le perfectionnement de l'homme pour le mettre à la hauteur de ses devoirs envers Dieu, envers ses semblables, envers la patrie ; c'est qu'ici nous avons respiré l'atmosphère

embaumés de la charité chrétienne ; c'est qu'ici nos cœurs aimaient à s'épanouir sous les rayons de son enseignement. Nous avons coulé sous ce nouveau toit paternel des jours paisibles dans la solitude et la joie, éloignés des dangers sans nombre qui menacent le jeune homme dans le monde. Et cependant c'est ce port heureux et tranquille que nous devons quitter, ce sont de tels jours qu'il nous faut reléguer dans l'oubli, sans même conserver l'espérance de voir reluire encore pour nous quelques reflets de leur sérénité.

Adieu donc, second berceau, foyer de science, de religion et de paix ; répands encore la fécondité de ton enseignement sur les générations que le temps fera succéder dans l'enceinte de ton sanctuaire ; continue à former des hommes utiles à la religion et à la patrie.

Adieu R. P. Supérieur et R. P. Directeur, sous la conduite desquels nous avons été l'objet d'un zèle et d'une sollicitude que le sacrifice et le dévouement inspiraient, et qui méritent plus que l'humble tribut de notre reconnaissance ; et vous tous, dévoués Professeurs, à qui notre intelligence est redevable de l'aliment scientifique qui nous rend capables d'affronter les luttes de l'avenir. Les sages conseils, les instructions salutaires que vous nous avez prodigués pour fortifier nos volontés et nos cœurs seront toujours, dans les combats que la vie nous réserve, l'écho de ces heureux temps qui s'évanouit et vers lequel nous aimerons à reporter notre souvenir.

Adieu, estimés confrères, que notre mémoire ne peut livrer à l'oubli et que nous quittons avec le plus vif regret. Plus heureux que nous, vous reviendrez encore vous reposer à l'ombre de ce toit protecteur. Après quelques semaines passées au sein de la famille, vous foulerez de nouveau, contents et fortifiés, ces mêmes lieux que nous quittons pour toujours. À nous maintenant la mer orageuse, le vaste champ du monde ; à nous l'abandon des jouissances qui sont encore votre partage ; à nous désormais les soucis, les peines et les inquiétudes. Oh ! croyez-nous, sachez mettre à profit les années que vous avez encore à passer au Collège ; jouissez en paix de votre bonheur ; trop tôt hélas ! pour vous aussi sonnera l'heure des adieux.

ANTHYME BOUCHÉ

Élève finissant de Philosophie.

La *Voix de l'Écolier* inaugure aujourd'hui sa troisième année de publication. Cédant à des sollicitations pressantes, nous nous décidons à entreprendre cette nouvelle étape, mais, comme le soldat au soir d'un jour de halte, nous jetterons un regard sur la route

parcourue et nous dresserons le bilan de nos espérances avant d'affronter de nouvelles fatigues.

Favorisée d'un destin propice, la *Voix de l'Écolier* se vit, dès l'aurore de ses jours, accueillie avec faveur par une classe nombreuse et choisie de lecteurs. Pleine de confiance dans l'avenir, assurée de l'appui généreux et sympathique de ses amis, notre petite feuille, à peine sortie du berceau, étonnée elle-même de son audace, se lança sur l'arène immense du monde, et bientôt ses chants retentirent du St-Laurent au Tibre, de la Rivière-Rouge au Rhône.

Du sein de la vieille Europe des cœurs dévoués, applaudissant à nos efforts, daignèrent mêler à nos faibles accents leurs voix tantôt mâles et vibrantes, tantôt tendres et affectueuses. Avec l'aide spontanée et fraternelle de collaborateurs aussi distingués, notre journal a pu traverser sans encombre la période critique de ses débuts, et c'est encore grâce à eux qu'il reprend aujourd'hui avec moins d'appréhensions son itinéraire annuel.

Fidèle à la devise inscrite sur son programme, la *Voix de l'Écolier* a cherché à exploiter les veines les plus précieuses de cette mine inépuisable de connaissances qui constitue le patrimoine intellectuel de l'humanité. La religion, la patrie, la science, l'art, la poésie, les plus grandes et les plus belles choses qui existent, ont tour à tour excité son enthousiasme et inspiré sa lyre.

Placé sur un terrain à part, où les rivalités et les froissements de la concurrence sont inconnus, travaillant de son mieux pour une cause qui est chère à tout Canadien et à tout catholique, notre petit journal a pu s'épanouir en paix à l'ombre de la protection sympathique de ses nombreux amis. Revêtu des grâces timides de l'enfance, il a vu s'ouvrir devant lui les principales Institutions du pays ; il a l'honneur de compter au delà de cent Prêtres sur la liste de ses abonnés ; quinze journaux et revues n'ont pas dédaigné d'inscrire leur jeune confrère au nombre de leurs échanges ; il a eu ses grandes entrées chez un nombre considérable d'hommes de profession et de personnages haut placés dans l'ordre civil et dans la hiérarchie administrative ; enfin il a reçu une hospitalité flatteuse dans le palais des Princes de l'Église, et jusque dans la retraite vénérée du Nestor de l'épiscopat canadien.

Et pourquoi, dans de semblables conditions, n'au-

rions-nous pas foi dans l'avenir ? Pourquoi, malgré notre faiblesse, ne sentirions-nous pas notre hésitation diminuer et nos pas chancelants se raffermir ? Après un silence de quelques semaines, la *Voix de l'Ecolier* revient donc se présenter à ses abonnés espérant un bon accueil. Comme par le passé, nous apporterons de grand cœur à l'œuvre entreprise par la *Voix de l'Ecolier* l'humble appoint de notre travail ; nous nous efforcerons de remplir ce qu'on peut légitimement attendre de nos faibles moyens ; nous n'épargnerons aucune peine pour rendre le journal aussi intéressant que possible, osant croire que si le succès ne couronne pas nos efforts, on daignera nous tenir compte de notre bonne volonté.

Incapables par nous-mêmes, nous pouvons devenir puissants par le patronage et la bienveillante collaboration de nos amis et des élèves de cette maison. Réunissons nos efforts et nous verrons la *Voix de l'Ecolier*, surabondante de vie, semblable à la nature printanière dont le doux éclat réjouit le cœur et enchante le regard, conserver indéfiniment la fraîcheur et les charmes du jeune âge ; l'enthousiasme juvénile qui inspira ses premiers chants saura encore frémir dans ses pages ; le souffle généreux qui enfla ses voiles lorsqu'elle se lança sur l'océan du monde continuera à guider et à accélérer sa course. Elle pourra être et rester jeune ; c'est là, elle le sait bien, ce qui constitue sa force et presque sa raison d'être. Les années, rapides comme l'eau des torrents, pourront passer sur sa tête sans la couronner de neige ; car, puisant ses pensées et ses inspirations dans les rangs d'une jeunesse sans cesse renouvelée, elle pourra vivre sans se flétrir, elle pourra croître en âge sans voir s'évanouir les délicieuses illusions qui font le bonheur de l'existence, elle pourra poursuivre sans lassitude et sans peine la route qu'elle s'est tracée et apporter sa petite part de coopération à l'œuvre vitale de l'éducation chrétienne.

CHRONIQUE DES VACANCES

Lorsque le signal du départ a retenti, semblable à une nuée d'insectes bruyants et légers que la ruche, par une journée de soleil, lance aux champs en fleurs, le Collège voit un instant ses hôtes tourbillonner autour de son en-

ceinte et chacun tour à tour prendre son vol vers les champs.

Le silence se fait comme sous le toit où la mort a frappé. Mais ce corps demeuré vide et inerte n'en existe pas moins : ses enfants dispersés se réunissent quelquefois ici et là, pendant leurs deux mois de repos, pour se serrer la main, se revoir encore plusieurs ensemble ou organiser une fête ; les clameurs joyeuses de leurs réunions lointaines parviennent au vieux Collège et la vie qui l'avait fui lui revient alors comme par effluves : il revit dans sa famille qu'il a jetée aux quatre vents du ciel. Ou bien c'est l'invasion subite d'une foule de bons religieux qui viennent ranimer les corridors silencieux, faire retentir la voûte sonore du modeste sanctuaire, égayer par de longs rires les allées du parterre. Tantôt aussi le marteau de l'ouvrier y frappera démolissant quelque vieille boiserie, transformant une salle, mais toujours réveillant les échos endormis.

Voilà, amis confrères, la vie du Collège en vacance : il écoute avec bonheur les lambeaux de vos chansons qu'il peut saisir çà et là, il ouvre de temps en temps ses portes à un ancien ami, à un étranger, il va même jusqu'à se laisser démolir puis reconstruire. Et tous ces petits incidents qui se rapportent au toit que vous aimez, incidents que vous ignorez ou que vous connaissez vaguement, c'est là la chronique des vacances.

Les premiers jours qui suivirent le départ furent tristes. C'est ainsi toujours. Plus de jeux, plus de groupes, plus de chansons, plus cette foule espiègle, et crierde que vous heurtiez d'ordinaire à chaque pas. L'écho répond maintenant à votre voix, tout est plus vaste, un air de mélancolie que solitude plane partout. Et cet aspect d'abandon qui fait mal au visiteur, et ces cloches sans voix.

Beaucoup d'entre vous, confrères, ignorent ces choses. L'élève de la campagne, de suite, respire une atmosphère nouvelle : une famille dont il est depuis longtemps séparé l'étreint aussitôt pour le combler de caresses, il revoit ses champs, son clocher, ses premiers amis. L'enfant de la ville, lui, se trouve au contraire entouré de vieux objets, de parents plutôt moins que trop heureux de le voir désormais confié à leurs tendres soins. Il n'a plus à ses côtés quelques centaines de compagnons qui bourdonnent, et il erre partout flâneur et ennuyé ; aussi la vue de son collège morne et désert qui souvent le frappe est-elle comme un regret qu'il repousserait, mais qui n'en viendrait pas moins de temps en temps le mordre au cœur.

Pendant les jours coulent vite durant les vacances et la dernière semaine du premier mois arriva bientôt, amenant, chaque soir, quelque détachement de religieux Viateurs qui, obéissant à la voix de leur Supérieur, accouraient retremper leur zèle et leur foi dans la solitude de la retraite. Les 1^{er} et 2 d'Août, quantième qui marquèrent la veille et l'ouverture du rendez-vous annuel de la communauté au pied des autels, furent doublement célèbres par l'affluence extraordinaire de personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition qu'attira sous l'humble toit de notre chapelle l'indulgence de la Portioncule qui y est attachée. La population entière de Joliette, pendant ces quelques heures de faveurs divines toutes particulières, dans un élan de piété admirable, est venue respirer les parfums du temple du Seigneur, puiser à longs traits à la coupe de la mi-

séricorde infinie. Que de sentiments pieux fait naître dans le cœur un semblable spectacle ! Combien l'âme du chrétien, si souvent attristé au récit des tendances et des démarches impies des vieilles nations, reçoit de bonheur en contemplant de telles manifestations !

Vers la fin du second jour le courant de fidèles s'affaiblit peu à peu pour cesser tout à fait, puis la cloche se fit entendre et tout, de nouveau, rentra dans le silence. Comme ces antiques cloîtres où l'oreille du visiteur ne perçoit que le froissement lent et monotone des pas d'un moine isolé ou le bruit d'une foule austère et muette, le Collège se vit tout à coup peuplé par une multitude silencieuse et recueillie, tantôt errante éparse çà et là, tantôt réunie dans l'enceinte sacrée et absorbée dans une méditation profonde. La retraite était commencée.

Plaine de douceurs spirituelles, de prières, de suaves moments passés auprès du cœur brûlant de Jésus, de prédications fortes et onctueuses comme celles qui peuvent sortir de la bouche du R. P. Beaudry S. J., elle fut, dit-on, bien courte, quoiqu'elle n'ait marqué son terme qu'à la septième journée. Là, il me fut donné d'assister à un spectacle d'intérieur religieux que ma plume inhabile se refuse à décrire, mais dont la magnificence, l'éclat et la majesté ont ému mon imagination et gravé dans mon âme une impression que le temps, je crois, emportera difficilement : l'imposante cérémonie de la prononciation et du renouvellement des vœux. Oh ! combien l'esprit de l'homme qui vit au milieu du tournoisement de la foule, du bruit de la matière, du choc des passions humaines, mais qui cependant est jeune, et vierge encore de cette sécheresse qui lui viendrait d'un cœur usé, combien, dis-je, cet esprit reste frappé à la vue de semblables actions ! En présence d'un Dieu invisible mais sans doute resplendissant de gloire et de puissance aux yeux de leur foi, entre les mains d'un homme faible et mortel comme eux, des jeunes gens, victimes sacrées, renoncent à tous les plaisirs du monde et de la famille, à toute richesse, à toute volonté propre, en un mot, à toute leur liberté pour s'enfermer sous le même toit qu'un Dieu crucifié et lui dire : « Vous m'avez appelé, Seigneur, me voilà ». Il y a là de ces actes sublimes que, seule, notre religion sainte peut produire, il y a là de ces sacrifices dont, seuls, les esprits illuminés des clartés d'une foi vive et, seuls, les cœurs nourris par la manne céleste de l'amour divin peuvent comprendre toute la grandeur.

Avec toutes ces jolies choses, lecteurs, s'enfuient les vacances, *cum gemitu... indignata sub umbras*. Déjà nous sommes au 14 ou au 15 d'août et un seul incident remarquable me reste à raconter de ces deux mois si impatientement désirés, si rapidement écoulés, si doux à rappeler. De la chapelle du Collège où vous venez d'assister à la consécration religieuse de fervents lévites, où vous venez de voir ce lieu saint tout brillant de lumière, tout parfumé d'encens, transportez-vous avec moi à quelques lieues d'ici, dans le charmant petit village de Ste-Elisabeth. Il tombe une pluie battante, mais il n'est que 2 heures de l'après-midi et vous n'êtes convoqués que pour la soirée ; s'il vous sou- rit d'attendre, dans une heure au plus le soleil viendra de nouveau poudrer le chemin. D'ailleurs vous y gagnerez à

ne m'avoir pas avec vous, je suis un piètre voyageur, soyez-en certain. La plupart du temps on me fait manquer mes promenades, souvent je les fais manquer aux autres et toujours il pleut. N'est-ce pas que la scène, ici, a changé ? L'assemblée est moins religieuse, mais en revanche plus nombreuse, on étouffe : moins de fleurs là-bas dans le fond, mais beaucoup plus sur les têtes.

Voilà le rideau qui est levé. Une séance dramatique, lecteurs, et des amis, des connaissances à satiété ; votre œil en rencontre dans tous les coins, nous nous croirions à la salle de représentation du Collège. Je reconnais, il me semble, sous les traits du noble de Gomez, M. C. Hogue, puis son fils, don Alonzo ne doit être autre que M. O. Lacasse, tandis que ce don Lopez ressemble fort à M. P. Lamarche ; et MM. A. Boucher, O. Houle, A. Lacasse, O. Joly, voilà encore des personnages amis. Je suis fort peu juge en matière dramatique, messieurs, mais cela ne m'empêche pas d'être admirateur, et je trouve ces poses splendides et aisées, cette élocution belle et facile. La MALDICTION, pièce émouvante, représentée par ces acteurs, intéresse on ne peut plus l'auditoire, il y a même là, je crois, des yeux qui rougissent et des mouchoirs qui se déploient.

L'action que vous faites, amis, est on ne peut plus louable. La recette de cette séance, [bien ronde, à en juger par la foule qui encombre la salle,] que vous destinez à acheter un autel pour le petit sanctuaire des bonnes religieuses de cette paroisse et que vous présentez, pour ainsi dire, en don à Dieu vous sera rendu au centuple dans le succès qui va couronner votre entreprise, et dans la reconnaissance de vos coparotissiens.

Enfin, chers confrères, les vacances sont écoulées, nous avons dû dire adieu aux plaisirs, adieu aux belles soirées, adieu aux promenades et aux douces stéreries, adieu au tranquille foyer de la famille, mais un joyeux souvenir est une jolie fleur dont il nous faut essayer de retenir longtemps le parfum ; au milieu de tant d'autres plaçons le souvenir des vacances de 1878.

NECROLOGIE.

« La mort a des rigueurs à nullo altro paritelles » ; on moins de quelques mois elle est venue deux fois moissonner une victime au milieu de nos enfants. Le premier déjà se préparait à célébrer avec les confrères la réunion de ses devanciers dans cette maison et il est allé attendre la grande réunion du dernier jour. Le second avait à peine dit adieu à ses compagnons de classe, il venait de franchir le seuil de la demeure de son père, ses joues étaient encore chaudes des baisers maternels, lorsque la mort est venue les refroidir de son souffle glacé. Henri Desrochers, élève de syntaxe française, après deux années passées dans ce Collège, nous avait quitté à la fin de l'année scolaire plein d'espoir, de joie et de santé. Aimé de ses professeurs et de ses confrères pour sa conduite pieuse et régulière, de tous il avait reçu les souhaits de bonnes vacances, et cependant, le 4 juillet, à St-Jacques l'Achigan, au milieu de sa famille éplorée, il avait rendu le dernier soupir. Il était à peine âgé de 14 ans. Le R. P. Supérieur, accompagné des professeurs du Collège, s'est empressé d'aller rendre les derniers devoirs à ce jeune élève si tôt envolé

d'ici-bas. A votre tour, confrères, n'oubliez pas cet ami dans vos prières, suppliez souvent le Maître de la vie de lui accorder le repos éternel.

LA CLOCHE DU COLLÉGE

Sur le toit solitaire, inerte et sans pensée,
Que de fois j'ai gémi, muette et délaissée,
Pendant ces deux longs mois !...
Mais le deuil est fini, mon règne recommence
Et dès l'aube du jour, rompant mon froid silence
Je dicte à tous mes lois.

∴

Sur mon trône léger, en reine je domine
Commandant tour à tour de ma voix argentine
Travail, plaisir, repos,
D'un pouvoir souverain je suis dépositaire
Et sans moi l'on verrait dans le monde scolaire
Régner l'affreux chaos.

∴

Vous me trouvez cruelle, austère, despotique
Quand mon coup de marteau sonore et sans réplique
Arrête vos ébats ;
Mais réjouissez-vous de mon exactitude,
Car vous seriez parfois trop longtemps à l'étude
Si je ne sonnais pas.

∴

L'écho lointain redit ma chanson monotone,
Sous mon manteau de bronze elle vibre et bourdonne
Du matin jusqu'au soir ;
De la Règle je suis l'inflexible gardienne,
Sans jamais se lasser ma musique aérienne
Vous prêche le devoir.

∴

A l'heure, mes amis, stoïquement je sonne,
Quand vient le temps d'agir, je ne connais personne ;
J'en fais ici l'aveu ;
Mais que contre ma voix nul de vous ne murmure ;
Respectez-la toujours, ah ! je vous en conjure,
Car c'est celle de Dieu.

Collège Joliette, 4 septembre 1878.

INFORMATIONS DIVERSES

Le Collège, depuis longtemps plongé dans le calme et le repos, a vu, le 3 septembre, accourir de partout sa bruyante famille : quelques-uns les yeux encore rougis par les larmes du départ, presque tous souriant à la maison qui leur ouvrait ses portes bien grandes, mais le cœur attristé et disant encore intérieurement un dernier adieu aux douceurs du toit paternel. Ah ! c'est qu'ils sont bien longs ces dix mois que l'on voit

venir et qu'ils étaient bien beaux ces jours des vacances maintenant envolés ! 207 élèves sont venus le premier jour égayer notre salle de récréation et nous avons, à l'heure présente, atteint le chiffre de 251. Ce petit peuple a déjà reçu ses lois, s'y soumettant avec docilité, déjà il feuillette livres et cahiers au moment du travail, tourbillonne, s'amuse, et chante à ses heures de loisir. Espérons que la vie lui sera douce, que ses prières seront ferventes et son travail fructueux.

Nous avons augmenté le tirage de la *Voix de l'Ecolier* pour nous permettre d'adresser le journal à un plus grand nombre d'anciens élèves du Collège et principalement à tous ceux qui ont assisté à la réunion du mois de juin. Nous prions instamment les Messieurs qui se décideraient à ne pas recevoir la *Voix de l'Ecolier* de vouloir bien nous renvoyer *immédiatement* le présent numéro revêtu de " l'arrêt cruel " que l'on sait.

Plusieurs de nos abonnés, victimes peut-être des irrégularités de la Poste, se sont imaginé que nous avions interrompu l'envoi du journal à ceux qui ne nous avaient pas encore remis le montant de leur abonnement. Nous les prions de se détromper. Conformément à l'usage admis dans le journalisme, nous continuons à expédier la *Voix de l'Ecolier* jusqu'à REFUS FORMEL à tous ceux qui nous ont fait l'honneur de nous recevoir jusqu'ici.

Les vacances ayant interrompu la publication de la *Voix de l'Ecolier*, le compte-rendu des fêtes de la réunion des anciens élèves n'a pu encore figurer dans nos colonnes. Ce rapport, quoique très-étendu, paraîtra en entier sur l'un de nos plus prochains numéros augmenté pour la circonstance du nombre voulu de pages supplémentaires. S'il se produit un retard imprévu, il devra être attribué à la pénurie de caractères typographiques qui nous rend matériellement impossible l'impression à date rapprochée d'un travail aussi considérable. Nos lecteurs voudront bien se convaincre que nous apporterons à l'accomplissement de notre tâche toute la diligence que comporte l'installation encore bien défectueuse de notre atelier.

Nous prenons la respectueuse liberté d'adresser, dans un but de propagande, un numéro supplémentaire de la *Voix de l'Ecolier* à un certain nombre de nos amis. Le tirage considérable de ce premier numéro nous met en état de répondre aux demandes d'abonnement même nombreuses qui pourraient nous être faites par leur entremise. Nous leur souhaitons une récolte abon-

dante et nous les prions d'accepter en échange de leurs peines l'expression de nos meilleurs sentiments de gratitude.

Au milieu d'un grand concours de la population de cette ville, lundi le 9 septembre, S. G. Monseigneur E. C. Fabre mettait pied à terre à la station du chemin de fer et de là se rendait à l'église paroissiale. Sur le parcours, cette longue procession, composée de plusieurs congrégations aux bannières flottantes, de tous les enfants recevant l'instruction dans nos différentes maisons d'éducation, se grossit encore d'une foule de personnes accourues de tous les points de la ville et de la paroisse, et Monseigneur, comme un bon père, ou plutôt en véritable prince de l'Église, put bénir avec complaisance une assemblée nombreuse de ses ouailles prosternées dans l'attitude du respect et de l'amour.

A partir de ce jour, nous avons attendu avec impatience le moment où il nous serait donné de déposer nos respectueux hommages aux pieds du premier Pasteur de ce diocèse, mais ce n'est que dimanche que nous pûmes jouir de sa présence sous ce toit. En retour notre longue attente fut amplement compensée par l'imposante cérémonie qui s'accomplit alors sous nos regards. Sa Grandeur, dès les six heures du matin, faisait son entrée solennelle dans notre humble sanctuaire, assistée par les Révérends Pères Supérieur et Directeur, et, suivant le rite ordinaire, administra le sacrement de la Confirmation à 23 élèves, puis promut aux différents degrés de la hiérarchie sacerdotale 12 professeurs de cette maison : à la Prêtrise : M. W. Kelly et C. Forest ; au Diaconat : MM. J. Lévesque et C. Lafortune ; au Sous-Diaconat : MM. P. Sylvestre et J. Desrosiers ; aux Ordres Mineurs : MM. E. Murphy, J. B. Manseau C. S. V. et J. Laporte ; à la Tonsure : MM. A. Boucher, J. Whitaker et C. Dugas.

Quarante vicaires du diocèse, réunis en retraite au Noviciat des Clercs de St-Viateur, ont assisté à cet office et, encombrée par une assistance nombreuse et recueillie, notre modeste chapelle présentait le plus édifiant spectacle.

Quelque temps après cet exercice qui avait duré deux heures et demie, Sa Grandeur voulut bien venir saluer la communauté anxieuse de lui présenter ses hommages. Le vénéré Pasteur fut reçu par les élèves aux sons joyeux de la fanfare et, à la suite d'une adresse à laquelle il répondit avec une bienveillance toute paternelle, il étendit la main et bénit les enfants de cette maison tombés à ses pieds. Puis il nous quitta, mais non sans avoir lancé aux applaudissements de la foule, le célèbre mot **CONGÉ**.

La retraite annuelle des élèves, commencée le 11 sep-

tembre, s'est terminée dimanche dernier au milieu de la magnifique solennité dont notre chapelle était le théâtre. Qu'il était touchant de voir ces longues files d'enfants et de jeunes hommes, beaux de modestie et de recueillement, s'approcher du banquet céleste où le pain des Anges leur était servi par les mains d'un Prince de l'Église ! De tels spectacles ne se décrivent pas, mais l'âme qui aime son Dieu les conçoit et, plongée dans l'enivrement d'une douce contemplation, elle se réjouit de voir le saint nom du Seigneur glorifié par des manifestations de foi aussi éclatantes. Sans aucun doute la retraite, prêchée avec tant de zèle et d'unction par le R. P. Bernard, O. M. I., produira d'excellents fruits de salut parmi cette nombreuse jeunesse qui a suivi avec la plus grande assiduité et la plus édifiante piété les saints exercices de ces jours de bénédiction.

Suivant l'usage traditionnel, dimanche, vers le soir, la communauté toute entière s'est rendue en pèlerinage à Notre-Dames-des-Bonsecours et de là à la chapelle St-Joseph, afin de mettre sous la protection de Marie et du Père nourricier de Jésus les résolutions prises pendant la retraite.

Nous apprenons avec plaisir que M. Louis Lévesque, qui nous a quitté en 1876 pour entrer dans la Congrégation des RR. PP. Oblats, a prononcé ses vœux perpétuels le 8 septembre au Noviciat de Lachine.

Nous prions respectueusement les Messieurs qui doivent des arranges à la *Voix de l'Écolier* de vouloir bien régler sans retard ce petit compte. Nous n'avons pas l'habitude d'importuner nos abonnés par des demandes d'argent, aussi osons-nous espérer que cet appel unique suffira pour hâter et régulariser la rentrée de nos créances.

Nous profitons de cette occasion pour rappeler que l'abonnement pour les élèves des universités, collèges, académies, etc. n'est que de 50 centins.

QUITTANCES D'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1878-1879

Aux RR. MM. H. Goutu, Curé, St-Donat ; A. Brien, Curé, St-Cuthbert ; J. N. Lussier, Curé, Sts-Benoît ; P. Beaudry, Curé, St-George, III ; A. Harnois, Vic. St-Barthélemy ; A. Lapalme, Vic. St-Cuthbert ;

A MM. Moise Leprohon, Eccl. Brooklyn, N. Y. ; Ch. Goutu, St-Elie ; H. E. Pellant, Eccl. N. P. et D. Drainville, Eccl. M. D. Berthier ; Jos. Vézina, Verchères ; Dr. Léodol, Joliette ; L. Beaudry, St-Hyacinthe.

A l'Académie St-Joseph de Berthier ; aux élèves de la Classe d'Affaires de l'Académie St-Joseph de Berthier et à l'Académie St-Charles de Joliette.

LA LÉGENDE DU

TRONC AU FER

A Vienne

Vers le milieu du quinzième siècle, c'est-à-dire en 1450, s'élevait sur la place du Marché une vieille maison toute noire, d'un aspect presque repoussant ; depuis le lever du jour jusqu'à la nuit, un long panache de fumée se balançait sur son toit à pigeon. Le fracas des marteaux sur l'enclume, le grincement des limes, l'haleine brayante des deux soufflets, les pétilllements d'une vaste fournaise, produisaient à l'intérieur un vacarme infernal qui ébranlait sourdement le sol.

Cette maison appartenait à Erhard Marbacher, premier serrurier de la ville de Vienne.

Maître Marbacher était un gros homme aux bonnes joues rouges, au nez épâté, aux yeux vifs et brillants ; il avait autant de graisse autour de son ventre que de renommée autour de son nom, car il exécutait des merveilles en fer forgé et il avait élevé la serrurerie à la hauteur d'un art. Lorsqu'il apparaissait sur le seuil de son atelier, avec son tablier de cuir, ses manches retroussées, le col de sa chemise deboutonné, les bras et le visage couverts par la fumée, il avait l'air d'un hippopotame qui sort du fleuve pour respirer sur la rive. Erhard était un brave maître, travaillant autant que le lui permettait sa lourde corpulence ; ses ouvriers et ses apprentis l'adoraient ; s'il savait être sévère quelquefois, il était toujours bon.

À côté de la maison du maître serrurier se trouvait une boulangerie. Marbacher, qui aimait après une journée de travail à faire la causette, allait souvent s'y asseoir sur un sac de farine, et, les deux mains sur les hanches, il entremêlait ses phrases de joyeux éclats de rire. Greth Mux, la boulangère, était veuve. Le cadet de ses fils, un robuste gars de dix-huit ans, bien qu'élevé dans le respect et la crainte de Dieu, lui causait de grands chagrins et de vives inquiétudes pour l'avenir ; il désobéissait régulièrement dix fois par jour et la plupart du temps refusait de travailler. C'est la consolation de ceux qui souffrent de se plaindre et de raconter leurs douleurs ; la malheureuse mère se plaignait donc, surtout devant son ami, maître Erhard.

Un soir que celui-ci était arrivé de plus belle humeur encore que de coutume, la pauvre veuve pleurait à chaudes larmes : son fils s'était oublié jusqu'à la menacer.

— Mère, lui dit le serrurier ému, ne vous déssolez pas ; je viens vous faire une proposition ; si vous l'acceptez, je vous promets de faire de votre fils un bon et honnête artisan.

— Ah ! maître Erhard, que Dieu vous bénisse pour cette pensée charitable ! répondit la veuve en s'essuyant les yeux avec un bout de son tablier.

— Écoutez-moi.

— Je vous écoute, fit Greth, posant ses coudes sur la table et appuyant sa tête sur ses mains.

— C'est simple comme deux et deux font quatre ; mon neveu entre chez vous en qualité d'apprenti boulanger, et votre fils entre chez moi en qualité d'apprenti serrurier, simple échange ; cela vous va-t-il ?

— Parfaitement, parfaitement, répondit la veuve qui se leva pour venir prendre la main que Marbacher lui tendait. C'est entendu : et soyez sévère, bien sévère.

— Oh ! pour ça, n'ayez pas peur ; j'ai mis au pas d'autres garnements que Martin ; il est jeune, et serait-il de fer, j'en ferai façon.

Le serrurier souligna ces mots par un geste qui acheva de persuader la vieille femme.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! murmura-t-elle un peu effrayée de la menace de maître Marbacher.

Le lendemain, l'atelier du serrurier comptait un apprenti de plus : Martin, installé devant la forge, tirait le soufflet d'un air de mauvaise humeur. Il finit cependant par prendre son parti, et tout alla à merveille ; il montrait du goût et du zèle pour son travail, et il semblait avoir compris que, quand on veut arriver à quelque chose, il est indispensable de s'aider et de se donner de la peine.

La boulangère était dans le ravissement ; elle attribuait ce changement miraculeux à ses neuvaines à saint Antoine. Quant à Marbacher, il se pavanait d'orgueil et engraisait de satisfaction.

Une après-midi, maître Erhard appela Martin et lui dit : — Mon garçon, prends ce baquet et va me chercher de la terre glaise dont j'ai besoin pour mouler une tête de dragon ; tu en trouveras sur la lisière de la forêt de Siechenhaus, hors la porte Saint-Georges ; ne t'amuse pas en chemin afin d'être rentré avant le couvre-feu ; chez moi on ne décroche pas.

Martin partit, promettant d'être de retour avant la nuit.

La journée était toute pleine de magnificences printanières, on eût dit que le ciel était tendu d'une soie bleue au milieu de laquelle le soleil étincelait comme une énorme boucle de diamants ; des fleurs nouvelles et charmantes émaillaient les prairies, et les papillons couraient comme des écoliers qui font des promenades buissonnières. On était au mois d'avril, et Martin qui n'était pas sorti de l'hiver se sentait des ailes aussi légères que celles des oiseaux ; il abandonna le chemin pour s'en aller à travers champs, de sorte qu'il était quatre heures lorsqu'il arriva à l'entrée de la forêt, après une longue et douce flânerie.

Quand il eut rempli son baquet, l'horizon était encore tout baigné de chaude lumière ; la flèche de la cathédrale et les tours de la ville se dessinaient nettement dans le bleu intense du ciel ; il posa son baquet sur la tête et partit en sifflant. Le chemin traversait une petite place garnie de tilleuls où les jeunes Viennois avaient l'habitude de venir jouer aux boules ; une société nombreuse y était réunie en ce moment ; Martin reconnaissant quelques-uns de ses anciens camarades, déposa son fardeau derrière un arbre et courut se mêler à leur jeu. Le travail avait développé ses muscles, personne ne pouvait jeter la boule aussi bien que lui, et ce succès qui le rendait fier lui faisait oublier le soleil qui se couchait et la recommandation de son

patron.

Tout à coup une cloche tinta, ses sons monotones et tristes ressemblaient à des cris d'oiseaux de nuit ; les joueurs levèrent la tête, prêtèrent l'oreille une seconde, puis s'enfuirent dans la direction de la porte la plus prochaine.

C'était le couvre-feu. L'idée d'arriver trop tard produisit sur Martin une telle frayeur, qu'il suivit machinalement ses compagnons de jeu ; mais soudain il s'arrêta : il n'avait plus pensé à son baquet. Il revint sur ses pas, et bien que la peur qu'avait su lui inspirer maître Marbacher lui donnât des ailes, il ne put regagner le temps perdu. Il entendit distinctement la porte Saint-Georges se fermer après avoir crié sur ses gonds ; et lorsque, haletant, couvert de sueur, il arriva en face du pont-levis, les clefs des gardiens grinçaient dans les serrures. Il appela, il supplia. Personne ne répondit.

La nuit était tombée, les ombres s'épaississaient, un pinceau invisible semblait barbouiller d'encre le ciel, la terre, les champs, la ville et les remparts. Martin s'assit sur une pierre en pleurant, car il se transportait par la pensée au lendemain, il se voyait battu, chassé.

Mais bientôt la lune se dégagait des nuages qui l'enveloppaient, et l'apprenti, ayant relevé la tête, aperçut devant lui un personnage si singulier qu'il pâlit et frissonna.

C'était un homme d'une maigreur cadavérique, aux yeux jaunes, au nez courbé comme un bec d'épervier, à la moustache noire et à la barbe taillée en pointe ; sa toque de velours était surmontée d'une plume rouge qui avait la couleur brillante et les ondulations d'une flamme : ses doigts crochus retenaient les bords de son manteau qui traînait à terre ; un poignard à manche d'ivoire ornait sa ceinture rouge.

Martin voulut se lever et s'enfuir ; mais l'inconnu remarqua son mouvement, s'approcha, et lui posant familièrement la main sur l'épaule, lui dit :

— Mon enfant, pourquoi pleures-tu ? L'accident qui t'arrive n'est pas sans remède. Voici quelque chose qui va te servir de passe-partout. Et il tira de sa poche une bourse de cuir qui s'ouvrit d'elle-même, y puisa un sequin et souffla dessus : le sequin se changea en dix belles pièces d'or.

— Tiens, ajouta-t-il, offrant à Martin une poignée d'or, fais sonner cette musique aux oreilles des gardiens ; je te jure par ma barbe qu'ils l'entendront.

Le jeune apprenti commença de nouveau à respirer ; cependant, il lui semblait que cet argent lui brûlait les doigts et sa frayeur n'était pas complètement dissipée.

— Je n'ai jamais vu tant d'or, murmura-t-il.

— Quand tu n'en auras plus, j'en aurai encore ; tu n'auras qu'à m'appeler.

— Vous appeler ?

— Oui ; tu diras trois fois ; Raab-Rebeck-Quardec, et je viendrai.

— Mais comment reconnaitrai-je tant de bienfaits ?

— Oh ! ça, c'est un affaire secondaire. Nous réglerons quand tu mourras...

— Quand je mourrai ?

— Oui... tu me légueras ton âme. fit négligemment l'inconnu.

— Mais mon âme appartient à Dieu, et je n'ai pas le droit d'en disposer, répondit vivement Martin.

Martin baissait la tête comme s'il se sentait intérieurement vaincu.

V. TISSOT.

(A continuer).

COLLEGE JOLIETTE

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE

CONDITIONS :

<i>Demi-Pensionnaires</i>	\$ 20.00
PENSIONNAIRES.	
<i>Enseignement et pension</i>	100.00
<i>Lit, lavage, raccommodage</i>	18.00
<i>Usage d'un pupitre</i>	1.00
<i>Leçons et usage du piano</i>	20.00

"LA VOIX DE L'ÉCOLIER"

DU COLLEGE JOLIETTE

Parait le 1^{er} et le 15 du Mois
PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

ABONNEMENT (payable d'avance).....\$1.00

MANUEL

de la

CONFRIERIE DU CŒUR DE JESUS

En faveur des

SAINTE AMES DU PURGATOIRE

A l'usage des Collèges et Pensionnats

Ce nouveau recueil, approuvé par S. E. Mgr l'Evêque de Montréal, forme un joli volume de 272 pages, renfermant outre le PETIT OFFICE DE LA B. V. MARIE, l'OFFICE DES MORTS et le PETIT OFFICE DE L'ÂME GÂNNÉE, un choix complet des prières et des pratiques les plus propres à nourrir la piété des jeunes gens.

PRIX :

Cartonné en toile	\$2.50 la doz.
Plaine reliure en cuir, tranche marbrée.....	3.00 do
Plaine reliure, tranche dorée.....	3.60 do

Adresser les demandes au PROCUREUR DU COLLEGE JOLIETTE.

Frais d'expédition à la charge des destinataires.

CARTONS D'AUTEL

En vente au Collège Joliette.